

Face à l'oubli du monde, deux ouvrages préconisent d'imaginer des formes de littérature en prise avec notre environnement direct

De l'inventivité du vivant

JEAN-LOUIS JEANNELLE

Quelle émotion, quel savoir attendre de la rencontre d'un universitaire retiré dans un moulin au bord de la Gélise (sud-ouest de la France) et d'un chien errant ? C'est la question que le lecteur de cet essai ne manquera pas de se poser. Parmi les nouvelles approches littéraires en voie d'institutionnalisation, la plus prometteuse est sans aucun doute l'écocritique. Manquait toutefois un livre qui ne s'en tienne pas à explorer les fictions d'une nature idéalisée ou à anticiper les catastrophes à venir, mais renouvelle notre idée même de la littérature. *Valet noir*, de Jean-Christophe Cavallin (créateur d'un master «Ecopoétique et création» à l'université d'Aix-Marseille), est ce livre.

A une ambitieuse «*écologie du récit*» se mêlent les quelques mois d'écriture passés au milieu d'une forêt, lors desquels l'auteur baptise de ce nom étrange un chien venu partager son repas à heures fixes, et dont le mâchouillement lui rappelle sa grand-mère disparue. Chacun, l'homme et la bête, a créé, de son point de vue, le contexte que l'autre lui procure : pour le chien, un maître perdu ; pour Cavallin, une présence discrète et affective,

sur laquelle il projette ses souvenirs, nourris de la relecture de ses journaux intimes. Ici, une écologie du récit ne se limite pas à dénoncer la catastrophe en cours : elle implique de se demander (d')où l'on écrit.

De fait, nos relations avec le monde animal sont loin de se réduire à mettre des mots dans la bouche d'un loup ou d'un agneau. Dans *Une bête entre les lignes*, Anne Simon, directrice de recherche au CNRS, montre que l'altérité muette des animaux contraint les écrivains à pousser l'exercice de la parole dans ses retranchements. Mouvements furtifs d'un cerf, d'un poisson ou d'une hirondelle, où l'être animal se révèle inséparable d'un désir ou d'un faire ; démultiplication des sens physiques (oreilles télescopiques ou ondes aquatiques) dont nous ne faisons que pressentir les multiples significations...

Une amnésie du contexte

La «zoopoétique» d'Anne Simon prouve que les humains n'existent pleinement «*que dans la sauvage embarquée qui les sort d'eux-mêmes*», tels les frères centaures des *Deux cavaliers de l'orage*, de Jean Giono (Gallimard, 1965), ou lorsqu'ils s'ouvrent à l'éblouissante inventivité du vivant, séduits par l'élégance avec laquelle les animaux s'adaptent à leur environnement. C'est une telle attention que favorise la littérature, seconde arche de Noé à nouveau menacée par la montée des eaux.

A l'inverse, l'homme a en propre l'addiction, qui développe certains de ses besoins au-delà de toute logique adaptative. Cette propension de l'humanité à agir comme si elle ne dépendait que des seuls modes de production, des règles ou des valeurs qu'elle fixe, Cavallin la repère en particulier dans son rapport aux fictions. L'homme et ses récits ont en quelque sorte quitté la terre : «*Tandis que l'un s'enfermait dans la technologie et la culture urbaine, les autres s'enfermaient dans la culture du texte.*»

Dans les deux cas s'est produite une amnésie du contexte, de ce qui fait qu'une fiction, lorsqu'elle est inscrite dans un lieu, dans des performances rituelles, représente une vérité. Non la vérité à laquelle notre conception mimétique de la littérature nous a habitués, mais une vérité à l'instar du mythe ou de la légende où tout est action, attention aux équilibres du milieu dans lequel nous vivons, par identification symbolique avec les autres vivants.

Or le «*Grand Dehors*» fait retour. Nous souffrons d'être suralimentés de fictions réduites aux intrigues pauvres, répétitives, d'hommes dont les intérêts s'opposent. Face à cet oubli du monde, il s'agit de réinventer des formes de fiction en prise avec notre environnement direct. «*Il n'y a pas de non-humains, il n'y a que des sujets qui nous sont indifférents et des sujets qui nous importent*», écrit Jean-Christophe Cavallin, profondément d'accord en cela avec Anne Simon, pour qui la violence faite aux bêtes par l'industrie alimentaire trouble notre propre humanité.

Ainsi s'explique le petit miracle de *Valet noir*, qui rend l'histoire de ce chien errant aussi prenante que celle de son maître occasionnel. Une photographie prise par surprise, la découverte finale de ses maîtres : voici que vous saisissez enfin le sens de cette fiction réciproque mais bien réelle que l'homme et le chien furent, un été durant, l'un pour l'autre. Ulysse revenu à Ithaque fut d'abord reconnu par son chien : ces deux essais nous invitent à faire preuve d'une même capacité d'attention en retour. ■

VALET NOIR. VERS UNE ÉCOLOGIE DU RÉCIT, de Jean-Christophe Cavallin, Corti, «*Biophilia*», 306 p., 21 €.

UNE BÊTE ENTRE LES LIGNES. ESSAI DE ZOOPOÉTIQUE, d'Anne Simon, Wildproject, 401 p., 25 €.

EXTRAIT

«*Nous avons peur du monde autour et du monde devant nous. Une peur profonde et sans nom que l'on baptise au hasard de tous les alibis qu'on trouve. (...) Nous disons apocalypse, anthropocène, effondrement. Tous ces scénarios catastrophe ont pour objet – en l'outrant – de mettre la peur à distance. Cette consigne de Winnicott : une psyché que torture la peur de l'effondrement a besoin qu'on lui rappelle que l'effondrement a d'ores et déjà eu lieu et que sa hantise obsédante est une dénégaration. L'apocalypse a eu lieu. Nous avons perdu le monde dont nous craignons l'effondrement et y sommes pour quelque chose. (...) Notre peur vaut mieux que des grands discours. (...) Elle exige des histoires pour ici et maintenant : non pas de grandes catastrophes qui stupéfient notre courage et détachent notre amour, non pas des compensations dans une sphère transcendante, non pas des scénarios distants, mais des histoires d'immanence (...). Ce dont nous avons besoin, ce sont des récits d'immanence – c'est-à-dire de moins d'imminence (péril, anticipation) et de plus de relations.*»

VALET NOIR, PAGES 13-14